

Rozhledy

OTAKAR NOVÁK

UN MONTESQUIEUISTE TRADUCTEUR DE MONTAIGNE

Le dix-huitième siècle ne cesse d'exercer, de diverses raisons, une grande attraction sur les historiens de la littérature. En ces dernières décennies, les études qui lui ont été vouées ont montré bien des aspects sous un jour nouveau. Cela vaut aussi pour Montesquieu et son œuvre. Chez nous, Anton Vantuch, travailleur de l'Académie slovaque des sciences à Bratislava, a consacré lui aussi une grande part de ses recherches à divers problèmes, peu ou mal éclairés, de ce grand représentant des lumières.

Quelques-unes ont été d'abord destinées à être prononcées sous forme de conférences (à la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Nice, à l'Institut d'études romanes de l'Académie des Sciences de Berlin en RDA, etc.) et furent publiées ensuite, à côté d'autres, en français dans différents recueils de travaux au cours des années soixante et au début des années soixante-dix. Dispersées, elles méritent pourtant, grâce à leur intérêt évident, qu'on les passe en revue en les envisageant dans leur ensemble. S'appuyant sur un dépouillement soigneux des documents conservés dans les archives de Budapest, Paris et Bordeaux, elles tâchent, par certaines rectifications et nouvelles interprétations d'ordre historico-génétique, de contribuer à une connaissance plus exacte de Montesquieu, de ses œuvres, des fins qu'il s'était proposées.

L'étude *Le voyage en Slovaquie de Montesquieu et l'expérience hongroise dans l'Esprit des Loix* a paru dans le recueil *Studia historica slovacica* I (Académie tchécoslovaque des sciences. Institut historique de l'Académie slovaque des sciences, Bratislava, 1963, pp. 96–110). Il s'agit du voyage en Hongrie, A. Vantuch l'explique au bas de la page: „à l'époque (en 1728), la Slovaquie ne formait aucun ensemble distinct ni autonome en Hongrie, mais Montesquieu n'a visité que le territoire actuellement slovaque“ (p. 96). L'auteur tâche de démontrer — se fondant sur quantité de mentions disséminées dans *Les Pensées* et les œuvres de Montesquieu (le manuscrit relatant le voyage étant perdu comme on sait) — qu'on a généralement sousestimé ou expliqué unilatéralement l'expérience du Président faite en 1728. Ses impressions „ont laissé peu de traces dans le texte définitif de *l'Esprit des Loix*“, mais elles marquent néanmoins „une étape importante dans sa pensée“ (p. 96). Montesquieu a eu l'occasion de se persuader de l'égoïsme incorrigible de la noblesse qui non seulement refusait l'imposition, mais maintenait le peuple dans la pauvreté et la servitude. Voilà pourquoi il était prêt à abandonner sa conception que l'aristocratie pourrait régénérer la monarchie et se décida à visiter l'Angleterre. Jusqu'en 1729 il n'y a, dans sa correspondance, aucune mention de ce propos. Au contraire, Montesquieu parle d'un retour projeté à Vienne, songeant à choisir la carrière diplomatique. Cependant les observations faites en Angleterre ne contribuèrent pas à le détourner de l'idée qu'il fallait tendre à maintenir un État modéré. „Irrémédiablement hostile aux partis dont il n'a point compris l'avenir éclatant dans les républiques bourgeoises, il dénonce le caractère anarchique de la Révolution anglaise qui

n'a pas réussi à établir la république. Elle est même, pour Montesquieu, en quelque sorte une *preuve expérimentale* (souligné par A. V.) de ce qu'une grande république n'est plus possible à l'époque moderne. Tandis que le parlement anglais a osé détruire les pouvoirs intermédiaires, Montesquieu met l'accent sur le rôle conservateur de la noblesse qui lui apparaît nécessaire. Le secours qu'obtint — au cours d'une scène dramatique, en 1741, à la Diète hongroise siégeant à Bratislava — la jeune impératrice Marie-Thérèse, tenant son petit fils sur ses bras, de la part de l'aristocratie assemblée, qui s'engage en un mouvement d'enthousiasme à l'aider contre ses ennemis, confirme le Président dans ses convictions. C'est qu'il n'a pas peut-être appris que cette même aristocratie se fait, en même temps, garantir ses anciens privilèges. „Mais nous croyons, dit A. Vantuch (p. 116), que Montesquieu, déprimé par ce qu'il avait vu en Hongrie et en Italie, aurait exalté beaucoup moins le rôle de la noblesse sans ce coup de théâtre à la Diète de 1741. Son *Esprit des Loix* aurait été beaucoup plus „anglais". On ne peut pas s'empêcher de croire que c'est seulement après septembre 1741 que Montesquieu a rédigé son principe, injuste et tant reproché: 'point de monarchie, point de noblesse, point de noblesse, point de monarchie' (II, IV)".

L'exposé *Les éléments personnels dans les Lettres Persanes* (Annales de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Nice, numéro 8—1969, pp. 127—142) s'applique à prouver, par des commentaires pertinents, que les *Lettres Persanes* peuvent être considérées comme beaucoup plus nourries de données autobiographiques que ne le supposait Barrière (cf. RHLF, 1951). Selon A. Vantuch, Montesquieu ne s'est pas inspiré uniquement du contraste entre Paris et Bordeaux, il a reflété dans cette œuvre beaucoup de sa vie sentimentale. Ainsi l'histoire guèbre d'Aphrodite et d'Astarté (lettre LXVII) semble évoquer des expériences d'enfance et de jeunesse de Montesquieu et transposer son tendre amour pour sa sœur Thérèse. Le fait qu'il avait tôt perdu sa mère marqua le futur auteur de récits (cf. le héros abandonné d'*Arsace et Isménie*, etc.) d'une profonde influence.

En ce qui concerne le problème du cartésianisme de Montesquieu, le critique souligne l'importance du fait que celui-ci percevait, avec la majeure part de sa génération, la philosophie de Descartes à travers le prisme de Malebranche, qui était la plus grande autorité philosophique des oratoriens chez lesquels Montesquieu avait fait ses études à Juilly. L'intérêt du Président pour les civilisations extra-européennes remontait aussi à cette première époque. Le Chinois Hoange a fourni en grande part la matière des lettres décrivant la visite de Rica à la bibliothèque (le bibliothécaire de son côté ne serait pas sans rappeler le père Desmolets). Plusieurs lettres (au moins trois) sont „datées". Suivant le corpus iuris, Montesquieu a séjourné à Paris déjà dans les années 1711—1713. Comme un séjour de plusieurs mois en 1717 ne lui a pu suffire pour rassembler tant de matériaux, il convient de prendre au sérieux le témoignage de l'abbé Guasco que Montesquieu a commencé à écrire des „lettres persanes" très tôt, peut-être au temps où il était étudiant en droit (en revanche il paraît, d'après A. Vantuch, qu'on lui a attribué à tort certaines œuvres de jeunesse, tel *l'Essai sur la distinction du juste et de l'injuste*). „Tout ce qui précède, dit A. Vantuch, nous autorise, semble-t-il, à la conclusion suivante: l'expérience vécue des années 1705—1713 est beaucoup plus forte qu'on ne le pensait. C'est à dessein que Montesquieu choisit les années 1711—1713 pour présenter Paris à ses deux Persans, car il peut tirer profit non seulement des impressions de Hoange, mais aussi des siennes propres. Le temps imaginaire des Persans coïncide avec le temps réel de la vie intime de l'auteur" (p. 142).

Dans l'étude *La genèse de l'Esprit des Loix* (Zborník filozofickej fakulty Univerzity Komenského, ročník XII, Philologica, Bratislava, 1970, pp. 95—131), A. Vantuch réexamine la question de l'élaboration du grand ouvrage. Il part de la constatation que les chercheurs sont arrivés jusqu'à présent à des conclusions discutables et même contradictoires. La cause en est, selon lui, en grande part le fait qu'on dissocie les deux points de vue essentiels — celui de la chronologie des parties respectives quant à leur naissance, et celui de l'organisation logique des sections et des livres particuliers. Choisisant comme base la chronologie, A. Vantuch veut en même temps tenir compte et de l'évolution globale de la pensée de Montesquieu et des transformations de ce qu'il se fixait pour but. Loin de supposer avec d'autres chercheurs qu'il ait été dès les *Lettres Persanes* en possession d'une méthode qu'il n'aurait fait que développer par la suite, A. Vantuch essaie de démontrer que le

Président, n'ayant pas encore, à cette époque, découvert une théorie philosophique pour pouvoir dégager un système des lois nouveau, n'y est arrivé qu'après des tâtonnements ultérieurs. Son intention de rédiger son ouvrage sur „l'esprit des lois“ (formule qu'il avait pu trouver dans le manuel de Domat) est nettement attestée dès avant ses voyages. Or, les premières ébauches de sa pensée politique sont, dans les années 1720, les *Pensées morales* et le *Traité des devoirs*: ce sont elles qui lui servent, après 1734, de point de départ pour la première rédaction de *l'Esprit des Lois*. Ses principes, son „système de la liberté“, il ne les a pas toutefois découverts pendant ses voyages entrepris pour se documenter. A. Vantuch fait ressortir deux points: d'une part Montesquieu craignait l'accroissement du despotisme en Europe et voulait réagir contre ce danger, d'autre part il appréhendait les conséquences d'une attaque ouverte. Ses tentatives d'intervenir directement dans les destinées de son pays en obtenant un poste aux affaires étrangères échouèrent. Il songeait aussi à influencer sur le déroulement des événements par des „portraits“ à l'exemple de Plutarque (*Princes*), etc. Finalement — après s'être attiré des désagréments avec ses *Considérations* en 1734 et après avoir retiré ses opuscules sur la liberté anglaise et sur la monarchie universelle — il se résolut pour un ouvrage didactique.

La forme actuelle de *l'Esprit des Lois* est donc née sous la pression de craintes, étant le résultat de prudentes réflexions. Souhaitant intéresser le lecteur de son temps et le faire penser sans l'ennuyer, il ne lui importait pas de donner à son exposé un agencement rigoureusement logique et systématique, ni de mettre à profit toute la richesse des matériaux qu'il avait accumulés pendant ses recherches. Sa découverte du „système de la liberté“, bien sûr, était pour lui d'une grande utilité: elle lui rendait possible une vaste enquête où les faits observés pouvaient être classés de façon cohérente. Cependant, „bientôt l'auteur s'est rendu compte que le filet était trop étroit pour la variété prodigieuse des faits. Mais la brèche était ouverte. D'autres systèmes complémentaires venaient s'ajouter à celui de la liberté“ (p. 127). Toutefois, affirme A. Vantuch, le désir de toucher et de convaincre le lecteur a joué un rôle de première importance dans la composition de *l'Esprit des Lois*. „Ce n'est pas l'esprit de géométrie qui touchait la société mondiale à laquelle Montesquieu s'adressait. Il a donc choisi, dans la mesure où sa maladie et l'immensité de la matière lui laissaient le choix, la seule voie possible: faire une œuvre d'art en racontant ses réflexions et ses découvertes (p. 129).

Le point de départ d'une autre étude — *Réflexions sur la noblesse, la bourgeoisie et le peuple chez Montesquieu d'après l'expérience de ses voyages* (Bulletin Inštitútu prekladateľstva a tlmočníctva I. Univerzita 17. novembra, fakulta spoločenských vied, Bratislava, 1971, pp. 34—42) — est la discussion de la thèse qui suppose que c'est en Angleterre que Montesquieu a trouvé l'un des principes fondamentaux de son système, à savoir celui de la séparation des pouvoirs. A. Vantuch en arrive à infirmer cette opinion. „Se tournant vers l'Angleterre, Montesquieu n'y vient pas pour découvrir, mais pour examiner et contrôler, pour digérer aussi ce qu'il a vu, pour mettre de l'ordre dans ses lectures et dans la confusion des impressions notées à la hâte. Si le coup décisif venait du Craftman de Bolingbroke, comme l'a fait voir M. Shackleton, il fut préparé de loin et tout ce que le Président avait vu en Italie, en Hollande, en Allemagne y contribuait, sans parler de la non négligeable tradition parlementaire française“ (p. 36). Montesquieu est „malgré lui le champion de la noblesse, d'une noblesse rajeunie, idéale, rempart contre le despotisme aussi bien que contre l'insolence de la 'populace'“.

A. Vantuch aborde encore une autre question: en quelle mesure ce „penseur dont les rêves se sont trop nourris de cette vertu qui finalement ne se trouve nulle part“, pouvait-il avoir une idée de la bourgeoisie de son temps? „Il n'a non seulement pas l'idée de la bourgeoisie, mais encore moins celle du capitalisme et du bouleversement que celui-ci est appelé à produire un jour dans la hiérarchie des valeurs traditionnelles. Mais il faut aller encore plus loint et dire: ce passionné qui cachait si bien son ardeur, ne pouvait deviner ni l'une, ni l'autre. On s'accorde aujourd'hui à admettre que l'essor économique nouveau qui mit fin à la longue stagnation du XVIIe siècle, commençait à peine vers 1730. L'époque où le grand provincial cueillait les impressions le mieux enracinées, c'est celle d'un rythme économique uni, sans dynamisme, d'un rythme donné une fois pour toutes. Cette bourgeoisie que nous voyons à tort très puissante avec nos yeux modernes, avait-elle, d'ailleurs, existé comme une

classe consciente d'elle-même? On peut en douter: les études sur les structures sociales aux XVII^e—XVIII^e siècles sont encore en cours, mais ce qui est sûr, c'est que la 'bourgeoise' s'avère comme un terme inadéquat, inutilisable." Et notre historien poursuit un peu plus loin: „Le philosophe de la Brède avait devant ses yeux non pas des Venderck, mais des Turcaret, arrivistes ignobles et sans culture, non pas des Figaro dont Marceline (et Beaumarchais) exaltent la *générosité*, mais les cyniques Frontin dont l'unique pensée était le vol et la fraude n'importe où, n'importe comment [...]. La seule 'bourgeoise' qu'il connaissait, c'était la classe moyenne des républiques anciennes; les monarchies, loin d'assurer son développement, la font dégénérer et ici on touche du doigt ce que nous appelons bourgeoisie aujourd'hui. Il aurait voulu qu'on nobilit non les Turcaret, mais des hommes de mérite et de cœur..." (pp. 39—40, souligné par A. V.). Nous nous excusons d'avoir cité aussi longuement, mais il nous a paru plus convenable de ne pas simplement résumer la pensée de l'auteur.

La dernière étude que nous allons signaler sont des *Réflexions sur la monarchie universelle* avec pour sous-titre „Montesquieu et ses vellétés de carrière diplomatique" (Acta Universitatis XVII. novembris Pragensis. Bulletin odboru prekladateľstva a tmočnícva. Univerzita 17. novembra, fakulta spoločenských vied. Bratislava, 1974, pp. 177—218). A. Vantuch procède tout d'abord, comme d'habitude, à une révision attentive de la datation de l'œuvre en question, en l'espèce de l'opuscule de Montesquieu sur „la monarchie universelle". Situante en 1730—1731 la version autographe des *Considérations sur les richesses d'Espagne* (qui expliquent non seulement la décadence de ce pays, mais proposent en même temps une politique nouvelle à suivre en Europe), notre historien croit que les *Réflexions* sont nées au plus tôt en 1731, mais plus probablement en 1733, après les voyages de Montesquieu à travers l'Europe. Celui-ci y mentionne expressément son voyage en Hongrie et tire visiblement parti des conversations qu'il a eues à Rome et à Gène.

Cependant pour A. Vantuch l'importance des *Réflexions* est ailleurs. Elles étaient conçues dans le but de mettre le public en garde contre le danger d'une politique d'expansion qui, selon Montesquieu, devait inévitablement avoir pour conséquence la décadence intérieure de l'État et l'instauration du despotisme. L'exemple de l'Espagne, sous Charles Quint, en témoignait. A l'heure présente une telle menace lui paraissait suspendue sur la France. (Bientôt, en 1734, Montesquieu évoquera un autre exemple, celui de la Rome antique, dans ses *Considérations*.)

A. Vantuch met en lumière encore un autre aspect des *Réflexions sur la monarchie universelle*. Dès 1728, lors de son séjour à Vienne, Montesquieu ambitionnait vainement le poste d'ambassadeur de France dans la capitale de l'empire autrichien, il fit une nouvelle tentative dans ce sens en 1731 de Londres, de nouveau sans succès. Il aurait voulu s'engager en tant qu'homme politique dans les affaires de l'Europe contemporaine. Les *Pensées* trahissent clairement son intention d'en finir avant tout avec les hostilités entre la France et l'Autriche et sa crainte de l'influence grandissante de la Prusse. A. Vantuch rappelle les raisons essentielles qui firent échouer les „vellétés de carrière diplomatique" de Montesquieu et celles qui le déterminèrent à ne pas publier son opuscule. Toutefois, conclut-il, „le goût de l'action avait de la peine à mourir dans l'auteur, patriote et humaniste, qui n'était rien moins qu'un homme de cabinet, absorbé dans ses recherches. *L'Esprit des Loix* n'était pas à proprement parler sa vocation. C'était une victoire remportée dans la seconde ligne de défense. Victoire éclatante et qui lui a donné enfin pleine satisfaction, mais après combien de mortifications, de prudences, de restrictions qui obligèrent ce passionné à parler des peuples de l'Europe 'comme des différents peuples de Madagascar' " (p. 211).

Les recherches approfondies sur Montesquieu entreprises par A. Vantuch en ces dernières années ne sont, on le voit, nullement dénuées d'intérêt. Revenant sans cesse aux sources, reprenant systématiquement les données des aspects en question, repensant judicieusement le sens et la portée des témoignages, l'historien de Bratislava réussit à donner un nouvel éclairage sur les problèmes qu'il traite. Évidemment — mais pourrait-il en être autrement? — en une telle matière les conclusions, malgré leur bien-fondé, ne peuvent jamais être considérées comme définitives: la part des conjectures y reste toujours sensible. En tout cas, les études d' A. Vantuch ont l'avantage — le détail de ses démarches y concourt — de parvenir à des résultats

plus vraisemblables que ne semblent souvent l'être ceux de maints de ses prédécesseurs: faut-il dire que ce n'est pas peu?

Un changement d'ouvrage, affirmait J.-J. Rousseau, est un véritable délasement. Le changement d'ouvrage que représentait pour A. Vantuch sa récente traduction de Montaigne en a peut-être été aussi un (cf. Michel de Montaigne, *Eseje*. Vybral, preložil, komentoval Anton Vantuch. Slovenský spisovateľ, Bratislava, 1975, 327 p.). Elle est sûrement bien plus: un petit joyau offert, par un traducteur qualifié, aux lecteurs slovaques. Qu'on nous permette de la mentionner rapidement.

S'adressant à un public cultivé bien que non pas restreint, cette belle édition, de format 12 × 25, ne pouvait pas comporter le texte intégral des *Essais*. Il s'agissait, mais c'est l'évidence même, d'en présenter un choix substantiel, caractéristique des principaux aspects de la pensée du grand moraliste renaissant et capable d'intéresser et faire réfléchir les lecteurs contemporains. A. Vantuch, pour rendre plus aisée la lecture, a désencombré le livre des citations latines, etc., n'en donnant que la traduction; il a aussi accompagné le texte de brèves notes. Surtout, sous forme de postface („Montaigne, l'homme et le philosophe“), il a esquissé sobrement la vie, la personnalité, les activités de Montaigne dans une époque tragiquement mouvementée, et résumé l'essentiel de la sagesse de cet humaniste et „solitaire“ qui „jamais, même quand il écrivait ses *Essais*, n'abandonnait sa conviction que 'servir le public' est la plus belle part de l'homme“ (p. 325).

A Vantuch es revenu à Montesquieu avec son livre *Ch.-L. Montesquieu, Zápas o dielo* (Nakladateľstvo Pravda, Bratislava 1977, 257 p.).

